

flexible et mou ; par le nez ou l'odorat, qu'il est odoriférant ; lorsqu'il brûle, qu'il s'enroule et produit une odeur désagréable.

M.—Disons quelques mots de la cordonnerie, cette industrie qui a pris tant de développement, surtout dans notre ville depuis quelques années, et qui fournit journellement de l'ouvrage à plusieurs milliers de personnes.

Autrefois, mes enfants, nos pères se chaussaient d'une manière bien simple et très économique. Ils portaient des souliers plats, qu'ils confectionnaient eux-mêmes avec du cuir rouge, (peaux de vaches ou de bœuf) et c'est avec cette chaussure légère qu'ils défiaient les rigueurs de notre climat ; qu'ils parcouraient en raquettes nos forêts, soit à la recherche des bêtes sauvages ou à celle beaucoup plus dangereuse des Iroquois.

Ceux qui en avaient les moyens, achetaient une paire de souliers *français*, c'est ainsi qu'on appelait les souliers en cuir noir, parcequ'ils étaient importés de France, pour les distinguer des souliers du pays, qu'on appelait *souliers sauvages*. On les désigne encore par ce nom dans plusieurs de nos campagnes.—Mais celui qui se donnait le luxe d'une paire de souliers *français* en usait avec la plus grande économie. Il ne les mettait que dans les grandes fêtes, et les dimanches quand il faisait bien beau, il n'était pas rare de voir des personnes s'en aller à la messe leurs souliers sous le bras, ne les mettre qu'à quelques arpents de l'église et les ôter pour s'en revenir. Avec ces précautions une bonne paire de souliers durait presque la vie d'un homme. Plus tard, on se mit à corroyer le cuir dans le pays, et alors la cordonnerie prit promptement de l'extension. Le prix de la chaussure en cuir noir devint bientôt à la portée

de tout le monde. Mais ce n'est que depuis quelques années que l'introduction des manufactures de chaussures, a fait subir à la cordonnerie une révolution complète. Aujourd'hui le travail à la main a presque complètement disparu pour faire place à celui de la machinerie. C'est avec plaisir que nous voyons plusieurs de nos entrepreneurs Canadiens à la tête de cette industrie florissante.

— 000 —

Rémi et Arthur

ou comment il faut apprendre par cœur :
leçon sur la fable en prose : *Le loup
et le jeune mouton*, de Fénelon.

—De quoi s'agit-il dans cette fable, dit Rémi. D'un mouton. Je commence donc à penser à des moutons. Ensuite je pense à ce qu'ils font : « Des moutons étaient en sûreté dans leur parc. » Je vois les moutons couchés et dormant dans leur parc, puisqu'ils sont en sûreté : et, les ayant vus, je ne les oublie plus.

—Bon, dit Arthur, je les vois aussi : « Des moutons étaient en sûreté dans leur parc. » J'en vois des blancs et des noirs ; je vois des brebis et des agneaux. Je vois même le parc : il est fait de claies.

—Alors tu ne l'oublieras plus ?

—Oh ! non !

—Ordinairement, qui est-ce qui garde les moutons ?

—Des chiens.

—Quand ils n'ont pas besoin de garder les moutons, parce que ceux-ci sont en sûreté, que font les chiens ?

—Ils n'ont rien à faire.

—Alors ils peuvent dormir ; nous disons donc : « Les chiens dormaient. »

—C'est cela, c'est bien facile.

—N'est-ce pas que c'est très facile ! Mainte-